

La peste rouge

Jean Bruyère



Gloubik Éditions

2023

Numéro 102 de la collection Fusée Rivière
blanche, **Dimension William L. Alden** regroupe 21
nouvelles. 244 pages - 20 euros

ISBN-13 : 978-1-64932-197-8

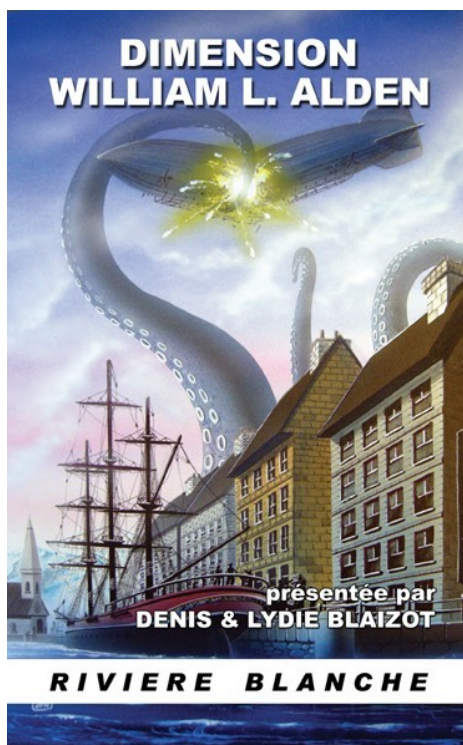


Illustration : Jean-Pierre Normand

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre
et la traduction.

Cette nouvelle parue originellement dans le numéro de janvier 1895 de Cassell's Family Magazine, fut traduite et publiée dans les numéros 530 (22 janvier 1898) à 532 (5 février 1898) de la revue La Science Illustrée.

Jean Bruyère est très probablement un nom d eplume dont il m'a, jusqu'alors, été impossible de retrouver le propriétaire.

L'année dernière, j'avais établi mon séjour d'hiver dans une des petites villes de la rivière de Gênes. Cette petite ville me plaisait infiniment ; rien de plus pittoresque que ces maisons entourées de verdure, s'échelonnant en groupes sur les assises puissantes des rocs, dont le pied abrupt plonge dans les eaux de la Méditerranée. D'autre part, l'endroit est parfaitement dédaigné comme station d'hivernage par les gens de santé chancelante.

On peut y vivre paisiblement, sans entendre à chaque instant l'écho de la toux d'un phtisique, et si, par hasard, vous échangez quelques mots avec un passant de rencontre, vous n'avez pas à appréhender que ce passant ne vous renseigne sur l'état plus ou moins maladif de ses bronches et ne vous interroge sur le fonctionnement de vos propres poumons. Grâce à Dieu, mes bronches et mes poumons sont en bonne

condition ; néanmoins, je paie mon tribut à la souffrance humaine sous la forme d'insomnies. J'appréciais d'autant la tranquillité et le silence de cette ville endormie. La villa que j'avais louée avait pour voisine immédiate, mitoyenne même, une autre villa construite à peu près sur le même modèle. En cette villa habitait un étranger comme moi ; avant de louer, cependant, je m'étais enquis si cet étranger n'était pas malade. Question de nerfs ou de pitié, le spectacle de la souffrance d'autrui m'affecte au point que j'aurais loué ailleurs pour ne pas avoir sous les yeux la vue quotidienne d'un moribond. On m'assura formellement que ce voisin jouissait de la meilleure santé et j'appris également qu'il était Allemand. Je préférais le voisinage d'un étranger à celui d'un de mes compatriotes : cette différence de nationalité me laissait libre d'accepter ou de repousser toute fréquentation. Il est peut-être utile d'indiquer ici que je suis Anglais, et que je ne connais pas un traître mot de la langue allemande, ce qui me donnait une seconde assurance contre une entrée en relations possibles avec ce Germain.

Il faut ajouter aussi que je passais par une crise de misanthropie qui me portait à fuir tout contact avec l'humanité. Le calme et la somnolence de l'endroit produisirent un effet sédatif sur mes nerfs, et je me découvris bientôt un sentiment de curiosité à l'endroit de ce voisin, qui, je dois le dire, n'avait pas semblé porter la moindre attention à mon installation. Les deux jardins qui accompagnaient nos villas respectives étaient séparés par un mur à hauteur d'appui, surmonté d'un treillage que tapissaient des plantes grimpantes. Par les interstices que laissaient les branchages, à demi dépouillés par l'hiver, j'aperçus la haute silhouette de mon

voisin, qui se promenait par les allées de son jardin. Je fus frappé, aussitôt, de sa ressemblance avec les portraits de von Moltke. Il me parut avoir dépassé l'âge respectable de soixante-dix ans, et cependant il se tenait ferme et droit comme une lance. Son visage avait quelque chose de la rigidité du marbre, toute son attitude affirmait une parfaite santé et une constitution indomptable.

Une intense pensée, un labeur incessant se lisaient dans les traits de cette physionomie immobile. On sentait une volonté de fer dans le pli amer des lèvres, il s'y révélait même comme un sentiment indéfinissable, qui me causa tout d'abord un léger frisson d'inquiétude, cette inquiétude qu'on ressent devant une énigme : À quel sorte d'idées pouvait répondre ce sourire étrange ? Si ce n'était pas chose comique que de comparer le visage d'un vieillard à celui d'une femme, brillante de beauté et de jeunesse, j'aurais affirmé que le sourire de mon voisin ressemblait au sourire suspect de la Monna Lisa, le chef-d'œuvre de Vinci.

Ce n'était certes pas un homme indifférent que celui-là, et j'aurais retrouvé en lui tous les signes d'une haute culture intellectuelle, si je n'avais déjà su que, dans le pays, on le nommait « M. le professeur ». En même temps, je me sentis pris du désir de faire sa connaissance ; je ne suis pas à compter mes contradictions avec moi-même. Quant à l'objection de la langue, je décidai que s'il ne parlait pas l'anglais, peut-être parlait-il français : or je maîtrise cette langue à peu près comme ma langue maternelle.

Tandis que je réfléchissais, sans hâte, aux moyens de me ménager une entrée en conversation avec M. le professeur, il m'arriva, à deux reprises, la nuit, de constater des faits assez

étranges. L'avantage de l'insomnie, ou le désavantage, si l'on veut, est de surexciter les sens, surtout celui de l'ouïe. Tandis que, parfaitement éveillé, j'écoutais le silence profond de la ville endormie, que troublait à peine la vague déferlante de la Méditerranée, un bruit léger de pas retentit dans le jardin de mon voisin. Puis ces pas s'arrêtèrent, et une série de sons réguliers se succédèrent ; ces sons étaient ceux d'une bêche mordant le sol. Je me levai d'un bond, courus à ma fenêtre et j'écartai les rideaux. Au travers des lames de la jalousie, j'aperçus mon voisin bêchant paisiblement, à la lueur d'une pâle lanterne. Or, à ce moment, l'horloge de l'église proche sonnait la demie de minuit. Le feuillage d'un arbre m'empêchait, autant que l'éclairage fort restreint, de distinguer au juste le travail auquel se livrait le bêcheur nocturne. Cependant, il ne pouvait s'agir de jardinage. Un homme de science, d'autre part, n'a pas pour habitude d'enfouir des trésors dans le sol. Mes réflexions ne s'étaient pas arrêtées sur une hypothèse admissible, que mon voisin avait terminé, et je le vis partir avec sa bêche et sa lanterne.

La seconde fois que le fait se reproduisit, à la même heure nocturne, mon homme opérait sur un terrain découvert, et cette fois, je compris qu'il enfouissait des objets dont je ne pouvais déterminer la nature. Néanmoins, je reconnus que certains de ces objets s'agitaient, et même poussaient des gémissements plaintifs. Le professeur, à deux reprises, arrêta ces mouvements et ces gémissements d'un furieux coup de bêche. J'avoue qu'une sueur d'angoisse me coula sur le front, et mon imagination me représenta de malheureux enfants, des nouveau-nés victimes d'un de ces praticiens louches qu'en France on nomme des « faiseurs d'anges ». L'impression fut



même si forte, que je m'interrogeai si je ne devais pas avertir la police, et provoquer une descente dans ce jardin, transformé en cimetière d'innocents.

La réflexion calma un peu mon émoi et, d'ailleurs, nous

autres Anglais, nous aimons peu à nous mêler de ce qui ne nous regarde pas personnellement, et je me félicitais d'en avoir agi de la sorte, car, à deux jours de là, le mystère me fut expliqué.

Un matin donc, en sortant de chez moi, j'aperçus des paysans qui débarquaient d'une voiture, à la porte de mon voisin, deux grands paniers à clairevoie remplis, l'un de lapins, l'autre de cobayes. Je conclus que le professeur se livrait à des études qui entraînaient le sacrifice d'un certain nombre de ces bestioles. Naturellement, lorsque ceux-ci avaient accompli leur mission, il était indispensable d'enfourer leurs restes. Le professeur avait choisi sagement une heure nocturne pour se livrer à cette tâche, afin de ménager les préjugés populaires qui voient, dans les pratiques de la vivisection, le cruel amusement d'un homme désœuvré.

Ma rencontre avec le professeur – que je veux appeler le professeur Schwartz – pour cette seule raison que ce n'est pas son nom, se fit d'une manière banale, pour ainsi dire. Nous échangeâmes d'abord quelques lieux communs par-dessus la clôture du jardin. Il se trouva qu'il parlait admirablement l'anglais. Nous étions, l'un et l'autre, méthodiques dans nos habitudes, et nous avions coutume de nous promener en fumant, chacun dans son jardin, à peu près à la même heure.

Graduellement nous passâmes des considérations sur la température du jour à des sujets plus importants, et le professeur accepta un jour de venir dans mon jardin pour examiner une plante dont j'ignorais le nom. Quand je lui rendis sa visite, je découvris accidentellement qu'il était un grand amateur d'échecs – c'est une passion que je partage et ce goût commun nous rapprocha définitivement. Nous primes

l'invariable habitude de nous attabler tous les soirs, entre sept et neuf, devant un échiquier.

J'appris petit à petit que mon partenaire était médecin, qu'il avait longtemps exercé la pratique de son art, et qu'il l'avait abandonné pour se livrer à des études de bactériologie. Son instruction ne se bornait pas aux sciences nombreuses qui se rattachent à la médecine, et ses connaissances me semblèrent encyclopédiques. Il est difficile de rêver une conversation plus intéressante.

Ce qui m'étonna davantage, ce furent les preuves de pitié et de bonté que me révélait le professeur, pendant ces entretiens. Il me semblait animé d'un amour profond pour l'humanité souffrante, pour les déshérités de ce monde. Sa figure s'animait quand il traitait ce sujet, et prenait un caractère particulier de douceur et de bienveillance. J'avais remarqué déjà, dès le début de nos relations, que sa lèvre avait perdu ce pli amer, ce sourire sinistre qui m'avait d'abord alarmé.

En dépit des opérations douloureuses qu'il infligeait à ses infortunés sujets d'études, le professeur reportait une partie de ses sentiments affectifs sur les animaux. Ainsi, je possédais un *collie*, qui d'emblée accorda sa pleine amitié au professeur Schwartz. Celui-ci se montra fort touché du témoignage de cette confiance canine. Jamais cet homme ne semblait plus content que lorsque le chien se tenait appuyé contre lui, sa tête aux oreilles soyeuses étendue sur ses genoux.

Or, un soir, je venais de rentrer chez moi, après la partie d'échecs quotidienne, quand je vis pénétrer dans ma chambre, en se traînant à peine, mon collie qui gémissait pitoyablement. À peine s'il put s'allonger jusqu'à mes pieds. Je me baissai,

l'examinai : son œil vitreux était presque éteint ; sa bouche écumait, et le ventre me parut démesurément gonflé. Il se tenait là, immobile, poussant une plainte ininterrompue qui s'affaiblissait.

Je n'eus pas d'autre pensée que de courir chez le professeur Schwartz. Au récit rapide des symptômes observés, mon voisin montra un trouble et une émotion qui me surprirent, malgré mon propre émoi. Il saisit une fiole pleine d'un liquide pharmaceutique, et répéta à plusieurs reprises :

— Hâtons-nous, hâtons-nous, je vous prie !

Quand nous arrivâmes dans la chambre, le chien était mort. Sur sa demande, j'apportai au professeur un broc plein d'eau, dans lequel celui-ci versa le contenu de la fiole. Il plongea ses mains dans le liquide et m'invita à l'imiter. Cela fait, il me demanda une serviette, un linge quelconque, propre à ensevelir le pauvre animal. Lorsque le linge eut été noué sur le cadavre, le docteur le prit, et s'achemina vers le jardin. Je le suivis, porteur du broc, comme il me l'avait demandé, et fort étonné de ce cérémonial.

Je m'en fus, par là-dessus, chercher deux bêches dans l'appentis où le jardinier laissait ses outils, et nous creusâmes un trou très profond. Lorsque le chien eut été jeté dans cette fosse, le professeur versa sur lui le contenu du broc. Nous rebouchâmes alors, et la terre fut soigneusement foulée et tassée.

Pendant le courant de cette opération, mon voisin m'avait demandé si je n'avais pas vu mon chien gratter la terre dans son jardin. Je n'avais rien remarqué de semblable, mais je

compris que le professeur soupçonnait que ma bête avait mangé quelqu'une des charognes qu'il enterrait chez lui.

Je croyais en être quitte, mais le professeur Schwartz ne l'entendit pas ainsi, et quoiqu'il ne s'exprimât pas complètement, je vis qu'il savait exactement ou croyait savoir de quoi mon chien était mort. Il procéda à la désinfection minutieuse de mon domicile, au moyen de fumigations et de pulvérisations. Je dus changer de vêtements et me laver des pieds à la tête, avec des drogues qu'il apporta, et ce traitement se compléta de gargarismes et de lavages des narines, auxquels je consentis, pour ne pas le désobliger, car je pensais en moi-même à la manie des bactériologistes, qui ne voient que microbes dans ce monde, et qui poussent la systématisation jusqu'à des minuties souvent ridicules.

Nos réunions du soir duraient depuis deux mois, environ, sans incidents notables, lorsqu'un jour, la conversation tomba sur les anarchistes. Un nouvel attentat, une bombe qui avait éclaté récemment à Paris me donnèrent l'occasion d'exprimer mon indignation sur le compte de ces crimes odieux autant que stupides, et sur celui de leurs auteurs.

Le professeur Schwartz m'interrompit tranquillement, en me disant, comme la chose la plus naturelle du monde :

— Les anarchistes poursuivent un but louable, mais leurs attaques portent à faux et ils usent d'armes inefficaces.

Je me récriai : le professeur ne me laissa pas le temps de poursuivre.

— Permettez-moi, fit-il, d'expliquer mes paroles. Je soutiens qu'en attaquant les capitalistes et les détenteurs de la fortune publique, les anarchistes vont à l'encontre du but

qu'ils poursuivent. Ce but est une répartition plus équitable des biens de ce monde. Or, la somme des capitaux, des biens de tous genres, ne saurait être mise en commun et également répartie à chacun. Il existe telle source de revenus, que l'on ne peut diviser. Voyez-vous les chemins de fer, les grandes exploitations industrielles, les banques et les institutions de crédit loties et divisées entre plusieurs milliers de petits propriétaires. Ce serait annihiler complètement ces formes de la production, et les tuer radicalement sans profit pour personne. Les mettre entre les mains de l'État ne produirait pas un meilleur résultat. Dans tous les pays du monde, les exploitations d'État ne vivent qu'aux dépens des budgets nationaux, elles coûtent plus qu'elles ne rapportent. Cette observation peut s'étendre à toutes les formes du travail en commun. Or, le monde moderne ne vit que du travail en commun. Donc, pour la bonne organisation et la sauvegarde du capital constitué par des siècles d'efforts ininterrompus, il est nécessaire, voire indispensable, de conserver la classe des capitalistes et des propriétaires ; classe dans laquelle chacun peut s'introduire par le travail, l'intelligence, et aussi l'heureuse chance.

« Arrivons au moyen de résoudre ce problème de l'extinction du paupérisme.

— Auriez-vous découvert la solution de cet insoluble problème ? demandai-je avec une dose d'incrédulité dans la voix.

— Je l'ai découverte, répliqua gravement le professeur, et bien mieux, j'ai trouvé les moyens pratiques de l'appliquer. Continuez, je vous prie, à m'accorder votre attention. D'où

provient la pauvreté ? Tout simplement, de l'excédent de la population travailleuse. C'est l'inéluctable loi de l'offre et de la demande. Les bras sont trop nombreux, ils s'offrent à vil prix. Supposez qu'un fléau, une peste supprime la moitié des travailleurs, les salaires augmenteront immédiatement dans le même rapport. Les exemples du passé sont là pour nous affirmer la vérité mathématique de cette assertion. De là, je conclus que les anarchistes perdent leur temps et leurs bombes à essayer de tuer quelques capitalistes qu'ils n'atteignent pas, et qu'ils feraient mieux de chercher un but plus pratique à leurs efforts. Votre compatriote Malthus eut une lueur de cet état de choses ; seulement il est mort sans proposer un remède.

— Mais, ce remède, dis-je, ne m'avez-vous pas affirmé que vous le possédiez ?

— Possible ! répondit-il évasivement, et sa bouche eut ce sourire étrange qui m'impressionnait désagréablement, pendant que ses yeux regardaient fixement dans l'espace.

Il reprit la parole.

— L'homme qui aurait découvert le moyen le plus rapide et efficace de guérir le paupérisme, même en sacrifiant la moitié de la population, ne serait-il pas le plus grand bienfaiteur que l'humanité ait jamais connu !

— Quoi ! C'est votre moyen ! m'exclamai-je. L'extermination de la moitié du genre humain !

Il gardait son sourire immuable, en écoutant patiemment le flot d'objections qui me montait aux lèvres, et quand j'eus bien fini, il se leva, car l'heure de notre séparation habituelle avait sonné. De réponse, je n'en eus pas d'autre, et ses paroles de congé me montrèrent qu'il ne me gardait aucune rancune de

la vivacité que j'avais apportée à contredire sa singulière et effrayante théorie.

Je rentrai chez moi, et j'eus un sujet d'occupation pour mes heures d'insomnie. Néanmoins, je me calmai peu à peu, et je finis par m'étonner d'avoir pris au sérieux ce paradoxe macabre. Je conclus à mon tour que le professeur Schwartz, à l'exemple de nombreux savants, avait une abeille dans son bonnet, ou, comme disent les Français, un hanneton dans la cervelle.

Le professeur vivait seul, servi par un homme du pays, qui n'habitait pas dans la villa, et qui venait à certaines heures. D'ailleurs, je ne sais pas de quoi Schwartz vivait, je ne l'ai jamais vu manger quoi que ce soit. Je crois que les besoins de la vie étaient réduits chez lui à leur plus simple expression. Le soir, c'était lui-même qui venait m'ouvrir la porte, et qui la fermait, après mon départ.

Le lendemain de cette conversation, je ne le vis pas dans son jardin, et le soir, sa porte demeura close, à mon coup de sonnette. J'allai sous la fenêtre de sa chambre à coucher et l'appelai. Il me répondit de l'intérieur, sans se montrer au balcon, qu'il n'était pas en état de me recevoir, car il se sentait indisposé, et qu'il me verrait avec plaisir le lendemain. Il refusa mes offres de service, en m'affirmant que son malaise ne serait que passager.

Je ne manquai pas, le lendemain, de m'y rendre à l'heure habituelle, et la porte s'ouvrit à mon appel. Le professeur me parut tout défait, et je pensai que sa maladie était plus sérieuse qu'il ne voulait en convenir. Il commença à causer, très affablement, mais son langage n'avait pas l'aisance, la facilité que je lui connaissais. Je ne pus m'empêcher de lui en faire la



remarque, en le conjurant de vouloir bien accepter mes services.

Il réfléchit un moment et me répondit :

— Cher monsieur, je suis résolu à me fier à vous. Vous ne vous trompez pas, et ma maladie est plus grave que je ne veux le faire paraître. Je puis mourir d'un moment à l'autre et je ne crois pas que l'issue fatale se fera longtemps attendre. Je dois prendre des mesures pour sauvegarder cette petite ville, à qui je suis redevable des derniers heureux jours de ma vie, d'une catastrophe que ma mort appellerait certainement sur elle. Vous ne me comprenez pas ? Je vais m'expliquer. C'est un secret que je confie à votre honneur, promettez-moi que vous garderez le silence aussi longtemps que je vivrai.

Très étonné, je donnai la parole demandée, sans soupçonner l'importance de cet engagement. Le professeur m'invita alors à l'accompagner dans son laboratoire, pièce assez vaste, qui, avec ses microscopes, ses flacons et ses ballons de verre, ressemblait à toutes les installations de ce genre. Le long d'un mur, une petite vitrine renfermait une série de tubes assez courts, les uns fermés avec des tampons de ouate ; les autres, scellés à la lampe.

Schwartz me montra cette vitrine et me dit :

— Aussitôt après ma mort, vous prendrez ces tubes un à un, et vous les briserez dans un seau rempli d'eau, et additionnée de ce liquide que vous voyez dans cette fiole. Ce liquide est du bichlorure de mercure, autrement dit, du sublimé corrosif : c'est vous avertir du soin que vous devrez apporter à sa manipulation. D'autre part, vous prendrez bien garde à briser ces tubes sous la surface du liquide, sinon je ne réponds pas de votre vie. Cela fait, vous enterrerez seau et contenu à quatre pieds de profondeur, au moins. Vous m'avez bien compris ?

— Parfaitement. Vos désirs seront accomplis si le malheur veut que j’aie à accomplir cette tâche. Ces tubes, je le présume, contiennent les ferments de graves maladies.

Le vilain sourire du professeur reparut sur ses lèvres.

— Dites les ferments de maladies inconnues, auprès desquelles les pires fléaux qui assaillent l’humanité sont peu de choses.

— Qu’entendez-vous par maladies inconnues ?

— Des maladies que j’ai transformées, perfectionnées, inventées, pour ainsi dire. Permettez-moi de m’asseoir, car je me sens bien faible. Vous n’ignorez pas qu’on a isolé les micro-organismes d’un grand nombre de maladies, dites infectieuses. Ces microbes, non seulement par leur présence, mais par les produits qu’élaborent leur activité, qu’on dénomme leurs toxines, provoquent dans les organisations supérieures, telles que celle du corps humain, des troubles qui, plus ou moins rapidement, amènent la mort. Jusqu’à présent, les savants se sont appliqués, dans la culture des microbes, à atténuer leurs virus ou toxines, afin de découvrir des produits immunisants. Ces recherches ont abouti quelquefois, échoué souvent. Mais je n’ai pas à vous faire l’histoire de cette branche spéciale de la science.

« Pour mon compte, j’ai pris le contrepied de ces recherches. Au lieu d’atténuer les virus, j’ai voulu les exalter, en plaçant les microbes étudiés dans des bouillons de culture, de plus en plus riches, de mieux en mieux appropriés à leur développement et à leur prolifération. Je ne me suis pas contenté de cette aggravation. Les spécimens ainsi obtenus, je les ai habitués, peu à peu, par d’interminables successions de

cultures, à vivre et à prospérer dans des toxines autres que celles qu'ils élaboraient, de sorte que ces microbes, après des séries de tâtonnements et d'échecs, ont fini par joindre à leurs propres virus les propriétés nocives des virus étrangers dans lesquels ils sont élevés.

« Regardez ce tube : ces taches desséchées contiennent, à l'état latent, les sporules de l'influenza, telle qu'elle a éclaté il y a quelques années. J'ai obtenu ce résultat à Saint-Pétersbourg. Or, un tube fut pris dans mon laboratoire, par quelque domestique curieux. Peu de jours après éclatait cette épidémie, qui a fait le tour du monde, qu'on a baptisée du nom d'influenza, et qui se réveille de temps à autre pour faire de nouvelles victimes.

— Cependant, fis-je, il me semble que l'influenza était connue antérieurement ?

— Oui, on connaissait la première forme, celle que j'ai cultivée, et aggravée. On la connaissait sous le nom de grippe. Est-ce que l'ancienne grippe ressemble à l'influenza que vous avez pu voir il y a quelques années ? Les médecins n'ont pas reconnu le *facies* de la maladie qu'ils avaient l'habitude de traiter dans cette affection qui, au lieu de se localiser sur l'appareil respiratoire, présentait des phénomènes encéphaliques, thoraciques ou abdominaux. En désespoir de cause, et n'y comprenant plus rien, ils l'ont identifiée avec je ne sais quelle affection problématique qui sévit, dit-on, en Sibérie.

« Mais laissons cela, et ne parlons pas non plus de ces autres tubes, qui contiennent cependant des microbes assez variés et des plus virulents, pour en venir au résumé de mes

recherches, au micro-organisme qui les résume tous, au ferment le plus actif et le plus prolifère dont on ait jamais entendu parler, à mon chef-d'œuvre en un mot, au microbe de la *Peste Rouge* !

Le professeur s'était exprimé avec un enthousiasme qui avait épuisé ses forces. Il continua plus lentement, en regardant amoureusement un petit tube fermé aux deux bouts à la lampe, que salissait un voile couleur de rouille.

— C'est le microbe de la peste asiatique, cultivé longtemps dans les toxines les plus virulentes, et notamment dans les toxines qu'élaborent les glandes vénéneuses des serpents les plus redoutables. Vous savez que certaines espèces des tropiques ont une action foudroyante. Le microbe de la Peste Rouge possède cette rapidité. D'après mes expériences sur les animaux, il doit tuer un homme fort et bien portant, comme vous, en une demi-heure. Je l'ai nommé la Peste Rouge, car le cadavre de ses victimes devient entièrement rouge. C'est la signature du fléau. Inutile de vous dire que tout remède est impuissant et inutile.

« Vous voyez ce tube, ces taches sont formées des sporules du microbe, fixées dans un bouillon desséché. Il y a là des millions de spores. Qu'une seule pénètre dans un organisme humain, et soudain la sporule se gonfle, se dédouble, et chacun des nouveaux microbes se gonfle, se dédouble à son tour avec une rapidité que nul microbe connu ne présente. L'homme foudroyé en trente minutes n'est plus lui-même qu'une agrégation de ces microbes, et devient un foyer d'infection dont l'action s'exerce autour de lui. En quelques jours, la ville la plus peuplée serait un désert.

« Je vous ai exposé l'autre jour ma théorie sur l'extinction du paupérisme ; je ne suis pas de ceux qui se contentent du vain bruit des mots : je suis persuadé que l'humanité est malheureuse, non pas parce qu'elle est exploitée, mais parce que la terre, surtout en Europe et dans les parties industrielles du Nouveau Monde, est surpeuplée. Des populations entières meurent de misère, et les gouvernants sont forcés, tous les vingt ans en moyenne, de pousser des multitudes armées, les unes contre les autres, pour faire une diversion aux réclamations de la faim et de la souffrance. C'est un palliatif hypocrite, qui tue surtout les forts et les vaillants, et qui épargne les infirmes et les lâches. Une bonne épidémie, au contraire, épargne les constitutions vigoureuses ; elle sacrifie ceux qui ont peur et ceux dont l'organisme est frappé de quelque tare physiologique.

« Où va la civilisation actuelle ? Aux abîmes de la barbarie ; l'anarchie et les anarchistes en sont une preuve. Le jour où la misère armera les crève-de-faim, ce sera la jacquerie la plus horrible qu'on puisse rêver. La civilisation ne s'en relèvera pas et le genre humain repassera par de nouveaux siècles de barbarie accompagnée des souffrances que cet état entraîne, et que l'histoire nous enseigne. Il faut agir, et porter le fer vif dans la plaie, supprimer la moitié au moins de cette armée de la faim. J'étais décidé à le faire, mais la mort ne m'en laissera pas le temps.

« Je pourrais, pensez-vous, jeter ce tube par la fenêtre en le brisant sur le pavé. Oh ! le résultat ne se ferait pas attendre. En vingt-quatre heures, tous les habitants de cette ville seraient morts, et ce sont, pour la plupart, des gens riches, dont j'estime la suppression inutile. Le fléau s'étendrait, à droite à gauche,

gagnant les villes du littéral, mais il ne s'élèverait pas au nord, par l'effet de cette chaîne de montagne, et aussi par celui de la température. Si nous jouissons ici, en ces mois d'hiver, d'une chaleur tempérée, il ne faut pas oublier qu'à quelques kilomètres de nous, les montagnes sont couvertes de neige. En un mot, la Peste Rouge prendrait un développement qui coûterait la vie à des milliers de victimes, mais assez lentement, pour que les autres nations puissent s'adapter, instituer des cordons sanitaires, et restreindre le fléau. En tout cas, la mortalité ne serait pas générale, elle ne remplirait pas le but utile que je voudrais atteindre. Alors, à quoi bon ? pourquoi sacrifier cent ou deux cent mille vies, si la misère et la faim perpétuent leur règne !...

« Voici ce que j'entendais faire, au contraire. J'attendais le printemps. Je sais qu'une température de 15° à 20° est favorable à la propagation du microbe de la Peste Rouge. Je brisais ce tube dans un bouillon de culture approprié. En quelques heures, les colonies se reformaient, innombrables. Je trempais des feuilles de papier dans ce bouillon, et je laissais sécher. Ces feuilles de papier, au nombre d'une centaine environ, je les enfermais sous enveloppe, et je les envoyais sur tous les points du globe, à des chefs d'usines importantes, en des endroits où l'agglomération humaine est la plus dense. Je calculais les délais de poste, de façon que ces lettres arrivassent à leur destination le même jour, à peu près. La Peste Rouge éclatait ainsi, presque à la même heure, sur cent points différents. Pas de lutte possible : la mort fauchait sans encombre dans la consternation générale et seuls, les plus forts, c'est-à-dire les seuls dignes de vivre, survivaient, et la misère était vaincue pour longtemps !

« Vivrai-je encore les quelques semaines nécessaires à l'exécution de ce plan ? Je crains bien que non. Rencontrerai-je un homme dont l'esprit serait assez large, assez débarrassé de préjugés ridicules pour accomplir l'œuvre de rénovation que j'ai rêvée ? Hélas ! non ! Vous-même, quoique j'aie pris le soin de vous démontrer surabondamment la nécessité qui s'impose de restreindre la masse des affamés, comme le jardinier qui émonde les bourgeons mal venus et les ramures parasites, vous refuseriez de me seconder !...

Mon être tout entier frémit d'un sursaut d'horreur devant cette proposition déguisée, et j'allais exprimer mon épouvante indignée, mais le professeur, d'un geste lent, épuisé, m'imposa le silence.

— À quoi serviraient des reproches inutiles ! À mon âge, je ne reconnais plus d'autre juge que moi-même. Agissez donc comme je vous y invite, et comme vos propres sentiments vous y portent. Détruisez mon œuvre, dès que j'aurai fermé l'œil. Oubliez alors le professeur Schwartz et son rêve.

— Laissons de côté, dis-je enfin, vos rêves et vos projets que je ne veux ni qualifier, ni discuter. Cependant, permettez-moi de vous dire que je ne peux vous laisser ainsi, à demi mourant, sans secours. Si je n'ai pas les connaissances nécessaires pour apporter quelque soulagement à votre état, un homme de l'art, un de vos confrères pourrait...

Schwartz retrouva comme un éclair d'énergie.

— Je ne veux pas qu'un autre que vous mette le pied chez moi. J'ai congédié ce matin mon serviteur pour mourir en

paix. J'entends que nul ne s'imisce en mes secrets. J'ai votre parole que mes confidences ne seront pas dévoilées avant ma mort !...

— Vous pouvez compter sur ma parole ! répliquai-je en levant instinctivement la main, pour attester cette assurance par un serment.

— Je vous crois, j'ai foi en votre loyauté, fit le professeur, mais l'heure s'avance et je me sens bien fatigué. Permettez-moi de vous congédier. À demain. Je ne sais si j'aurai la force de vous ouvrir la porte, à votre prochaine visite. Prenez le double de la clé de la villa, que vous trouverez pendant à un clou dans le vestibule.

Je lui offris de le guider jusqu'à son lit, il refusa et me pressa de me retirer. Je lui obéis, car je sentais que mon insistance l'épuisait encore plus, et je rentrai chez moi, après avoir décroché la clé.

J'allais comme un homme ivre, en battant les murs. Un tourbillon d'idées confuses s'agitait dans ma cervelle. À peine dans ma chambre, je me laissais tomber dans un fauteuil et demeurai là toute la nuit. Mon insomnie ordinaire m'interdisait de fermer l'œil. Je repassais dans ma mémoire, à satiété, les moindres incidents de cette inquiétante conversation. J'avais pleine foi en la véracité du professeur, et dans sa science ; je ne pensai pas une minute qu'il eût exagéré la terrible nocuité de ses cultures microbiennes. Le souvenir de mon pauvre chien mort sous mes yeux, en quelques minutes, me prouvait indubitablement que le professeur détenait bien, par-devers lui, les germes des plus redoutables fléaux.

Si cet homme n'était ni un vantard, ni un imposteur,

c'était un fou et un fou dangereux.

Qu'allait-il faire devant la mort prochaine, imminente ? Le temps et les forces lui manquaient, comme il me l'avait expliqué, pour déchaîner sa Peste Rouge sur le monde entier, mais au dernier moment, sous le coup de la monomanie, ne briserait-il pas ses tubes sur le pavé de la rue, pour se donner la joie d'entraîner encore des milliers et des milliers de victimes dans la tombe ?

Que devais-je faire ? Mon serment me retenait d'un côté. D'autre part, si j'avertissais la justice, me croirait-on ? Ce serait du temps et des délais, peut-être des fausses manœuvres, qui irriteraient le professeur et le pousseraient à quelque suprême acte de folie. Ah ! pendant cette interminable nuit, je bénis la bonne idée qui m'avait poussé à habiter cette petite ville.

Dès que le jour parut, je me mis à la fenêtre, et j'inspectai la porte de mon voisin. Rien ne bougea et personne ne se présenta à la porte. Ne savais-je pas qu'il avait renvoyé l'homme qui le servait ? Les heures s'écoulèrent, lentes, monotones. Enfin, midi sonna. Il me semblait que j'étais là, à cette fenêtre, depuis des mois. Mon domestique m'avertit que mon déjeuner était servi ; à peine si je pus avaler une tasse de thé. Je descendis dans mon jardin, et j'examinai de ce côté la maison de Schwartz.

C'était le calme, le silence parfait.

Je n'y tenais plus. Je sortis de chez moi et, au moyen de la double clé, j'entrai chez le professeur. Je traversai toutes les pièces, sans qu'un bruit m'indiquât que la maison était habitée et, cependant, intentionnellement, j'accentuai le bruit de mes pas. Je me décidai à pénétrer dans la chambre à coucher du

professeur. Je l'aperçus alors, étendu sur son lit, parmi les couvertures en désordre. Sa figure était calme, paisible, quoique très pâle. Je l'appelai à deux reprises : il ne répondit pas. Je m'approchai, mais n'osai le toucher. Il me sembla bien qu'il était mort.

Ma première pensée fut pour les tubes.

« Tant pis, me dis-je, mort ou vivant, je vais les briser ; advienne que pourra. »

J'entrai dans le laboratoire, je pris un seau, le remplis d'eau, puis je versai le sublimé, en employant la bonne dose. Parmi les outils, j'aperçus une pince à mors : je saisis chacun des tubes, et le brisai soigneusement sous la surface du liquide. La rangée était épuisée, je regardai à l'endroit numéroté où se trouvait, la veille, le tube de la Peste Rouge : le tube n'y était plus !

Une sueur froide me coula sur le visage. Où était ce tube ? Le professeur s'était-il décidé à en faire quelque horrible emploi ? Je revins près de Schwartz, alors j'osai le toucher : il était froid et déjà rigide ; c'est-à-dire, mort depuis quelques heures. Le désordre des couvertures me permit de voir que sa main crispée tenait un objet : c'était le tube contenant la Peste Rouge.

La mort avait durci les chairs, raidi les muscles ; les doigts me semblèrent du marbre, et je frémis en songeant que j'allais briser la fragile enveloppe de verre, si j'insistais plus longtemps pour l'arracher.

Je revins chez moi, emportant le seau et son contenu, pour enterrer le tout comme il était convenu. Ce fut l'occupation à laquelle je me livrai, tandis que mon domestique allait prévenir le médecin chargé de constater les

décès et les autorités.

Le médecin arriva le premier. Je lui expliquai, en gros, quel intérêt j'attachais au tube et à son contenu. Je pense que ce médecin eut une assez piètre idée de ma raison. Il n'était pas de la première jeunesse et, sans doute, il considérait les théories microbiennes comme des nouveautés empreintes de quelque exagération. Il me répondit que lorsque le professeur et son tube seraient six pieds sous terre, les microbes ne s'évaderaient pas facilement de cette prison.

J'assistai à la mise en bière du professeur. Les gens chargés de ce funèbre office pensèrent que l'objet que le mort retenait dans sa main était quelque pieuse relique, ils apportèrent le plus grand soin à ne pas le briser. Lorsque le professeur Schwartz reposa dans le sol du petit cimetière de la ville, je me hâtai de quitter cet endroit qui m'avait valu d'assez désagréables émotions.

Cependant, vers la fin de l'automne, tout dernièrement, je passai par là, et la première chose que l'on m'apprit, c'est que la petite ville, jalouse de ses grandes sœurs plus fortunées du littoral, désirait s'embellir et s'agrandir, afin d'attirer les hôtes de passage, riches et généreux. Le premier point de ce projet consistait à transporter l'ancien cimetière en dehors de la ville, pour livrer les terrains à la construction.

Or, j'avais eu l'occasion, pendant l'année qui s'était écoulée, et que j'avais consacrée à voyager, de voir et d'interroger d'éminents bactériologistes. Une réponse nette et précise m'avait été faite et je sais qu'elle est conforme à ce que la science a parfaitement établi. Lorsque les foyers microbiens sont à l'état de conservation ou de reproduction, c'est-à-dire à l'état de spores, et s'ils échappent à l'action de la



"I CARRIED THE BUCKET INTO THE GARDEN AND BURIED IT DEEP WITH ITS CONTENTS" (p. 118).

lumière du soleil, ils conservent indéfiniment leur virulence.

C'est le cas de la Peste Rouge. Que cette malheureuse ville donne suite à ses projets, et le plus horrible fléau jaillira de la terre bouleversée. Depuis ce jour, ma vie est empoisonnée. Je demeure impuissant, devant une fatalité qui peut éclater au grand jour, et dont l'effet sera de joncher la terre d'une moisson de victimes innocentes. Que la mémoire

du professeur Schwartz soit à jamais maudite !

